Document généré le 16 avr. 2024 09:02

Contre-jour
Cahiers littéraires

Tout le monde en parle

Emmanuel Carrère, *Un roman russe*, Paris, P.O.L., 2007

Marie-Pascale Huglo

Numéro 13, automne 2007

La littérature et l'animalité

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2566ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)
1920-8812 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Huglo, M.-P. (2007). Compte rendu de [Tout le monde en parle / Emmanuel Carrère, *Un roman russe*, Paris, P.O.L., 2007]. *Contre-jour*, (13), 205–209.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Tout le monde en parle

Emmanuel Carrère, *Un roman russe*, Paris, P.O.L., 2007.

On a beaucoup parlé déjà du dernier roman de Carrère, dont la presse a presque unanimement fait l'éloge. Lorsque j'ai lu, dans *Le Devoir* du samedi, une entrevue avec l'auteur, j'ai décidé d'en parler moi aussi, mais sur un autre ton. Dans l'entrevue, Carrère joue les cartes du sentiment, de la sincérité, du suspense : émotion profonde, combat de la vérité contre le mensonge, exposition intime, folie, hantise. Tout cela est très bien, on a envie de donner un bon point à ce garçon qui fait sortir les fantômes du placard et transgresse la loi familiale du silence pour révéler un passé honteux. « J'ai voulu raconter l'histoire de quelqu'un qui essaye, aussi honnêtement que possible de dire ce qu'il est. Et j'y suis parvenu. Aussi honnêtement que je pouvais », explique-t-il. L'image favorable que Carrère donne de lui-même concorde parfaitement avec celle qu'il construit dans son roman. On finirait par oublier qu'un livre n'est pas fait de bonnes intentions, par se contenter de l'argument de vente : *Un roman russe* est vrai, c'est à « l'encre de la vie » que l'auteur l'a écrit. Car si tout ce qu'il a publié jusqu'ici, explique Carrère dans son roman, parlait *indirectement* de la folie et de l'horreur, la folie et l'horreur l'ont rattrapé alors même qu'il cherchait à exorciser ses démons. La « terrible coïncidence » n'épargne pas l'auteur qui, cette fois, doit jouer le tout pour le tout pour vaincre le mauvais sort. « Quelque chose est arrivé : un crime

atroce », annonce la quatrième de couverture. On croirait un roman noir mais *live*, de la télé-réalité comme on l'aime, redoutable et cruelle. Oui, Carrère est un maître du suspense, et ce coup-ci, il mise gros, beaucoup plus gros que les Stephen King et autres maîtres ès cauchemars : il mise sa réputation, son amour pour une femme et le secret de sa mère, Hélène Carrère d'Encausse se donne-il la peine de préciser (et les journalistes à sa suite), secrétaire perpétuelle de l'Académie française. Nous sommes bien dans l'empire d'une « litté-réalité » (pour reprendre un néologisme de Larry Tremblay) dont l'effet choc est d'autant plus réussi qu'elle joue sur plusieurs tableaux, mais ça, on en parle moins dans les journaux.

Le principe pourtant est rodé. C'est celui du *multi-intrigue* : plusieurs histoires se combinent en alternance, on n'a pas le temps de se lasser, variété oblige. Carrère s'empare de ce principe de composition éprouvé en dosant soigneusement les imaginaires exotiques, érotiques, romanesques et « noirs », il intercale récits d'enquête (l'enquête historique sur le mystérieux grand-père maternel ; l'enquête documentaire sur un Hongrois amnésique échoué dans une petite ville russe, Kotelnitch, dont il fait le reportage) et chronique intime de la vie amoureuse et familiale de l'écrivain. À cela s'ajoute une circulation « effrayante » entre fiction et réalité, la réalité rattrapant la fiction là où la fiction cherchait à rejoindre la réalité. Une poignée de pathos et un soupçon de réflexion par là-dessus viennent mettre la touche finale à ce mélo du printemps, d'autant plus palpitant qu'il joue la carte du « vrai ». En raboutant l'autobiographie, la chronique et le « crime », en faisant du roman la scène d'un redoutable combat entre réalité et fiction, Carrère réunit tous les ingrédients du succès et réussit à pousser le récit de soi encore plus loin dans le fantasme d'exposition. J'en arrive presque à me réjouir qu'il prenne les lecteurs à témoin de ses démêlés avec sa blonde Sophie et sa célébrissime maman : on ne pourra plus clamer, après ça, que l'exposition intime est affaire de bonnes femmes, seulement, comme disait un de mes professeurs, *il ne faut pas se leurrer* : la vérité fait partie du spectacle, elle concorde parfaitement avec les entrevues journalistiques qui la répercutent en écho.

Dans *La classe de neige*, fiction racontant le pouvoir des fables sur la réalité, Carrère réussit à faire ce qu'*Un roman russe* rate complètement :

il expose et dramatise un mécanisme infernal de contamination sans sortir de l'univers de la fiction. La compréhension de ce qui arrive ne s'épuise pas dans les explications qu'on nous donne ; la fiction excède la signification qu'on lui assigne, elle résiste, de par sa propre force proliférante, à la fixation du sens. Dans *Un roman russe*, Carrère s'englue dans l'auto-interprétation et prétend *performer* la contamination entre fiction et réalité : le roman que nous sommes en train de lire se trouve finalement mis sur l'autel, publiquement offert à la mère : « Le livre est fini, maintenant. Accepte-le. Il est pour toi. » La suite se trouve dans l'entrevue du *Devoir* :

> *À propos de la réaction d'Hélène Carrère d'Encausse après la parution d'*Un roman russe, *qui se termine par une longue et magnifique lettre du fils à sa mère, Emmanuel Carrère laisse tomber, la voix pleine d'émotion : « Elle l'a lu, ça l'a beaucoup bouleversée, remuée [...]. Elle aurait préféré que le livre n'existe pas, mais il existe, de toute manière, maintenant. »*

À croire que cette histoire devait se prolonger dans la pléthore d'articles qui tous ressassent à quel point elle touche directement à la vie. Voir à ce sujet le texte sur sa fille (mentionnée dans *Un roman russe*) publié dans les pages de *Libération* à la fin mars 2007 : « "Elle marche à quatre pattes, maintenant, circule dans tout l'appartement. Je me cache derrière les portes pour lui apparaître par surprise, pousser des grands cris et la faire rire. Je l'aime à la folie." » Les lecteurs se réjouiront d'apprendre que la petite fille de cet heureux papa se nomme Jeanne, que sa maman (la nouvelle femme qu'Emmanuel a rencontrée après sa rupture avec Sophie, apprend-on à la fin du roman) se nomme Hélène (comme sa maman *à lui* !). Tout est bien qui finit bien, en tout cas pour l'instant...

La circulation entre le roman et les journaux n'est bien sûr pas étrangère au retentissement de l'ouvrage ; elle fait partie du dispositif. Carrère ne parle-t-il pas, dans *Un roman russe*, d'une nouvelle érotique qu'il aurait publiée dans *Le Monde* ? Dans cette nouvelle, Carrère met en scène son désir de provoquer la réalité par la fiction, désir de toute-puissance qui trouve, dans le genre érotique et le jeu de rôles, l'efficacité attendue. Elle est destinée à Sophie, qui doit la lire dans le TGV de Paris-La Rochelle la

rapprochant d'Emmanuel, mais aussi à toutes les lectrices que l'écrivain prétend émoustiller en anticipant la moindre de leurs réactions :

> *Voilà, tout est en place, je rappelle la règle du jeu : il y a dans ce wagon-bar un certain nombre d'hommes et de femmes qui ont lu cette histoire et qui, avec des arrière-pensées diverses mais essentiellement sexuelles, cherchent à en identifier l'héroïne. L'héroïne, c'est toi, mais tu es la seule à le savoir et les autres femmes font semblant d'être toi. L'héroïne mouille comme une folle depuis deux heures et les autres femmes se mettent à mouiller comme des folles aussi. Enfin, contrairement à l'héroïne, elles ont lu l'histoire jusqu'au bout et savent donc, elles, ce qui se passe dans les pages qui restent.*

J'ignore si ce *récit dans le récit* (principe de la poupée russe ?) exhibant chatte et bite comme autant de trophées d'authenticité et d'audace fait partie de la débâcle dans laquelle « Emmanuel » manifestement se complaît, mais il expose toute la fausseté du jeu. Car là où le lecteur peut croire que l'auteur lui *montre tout*, « aussi honnêtement que possible », depuis la jouissance programmée de « toi dans le train » jusqu'à la débandade amoureuse qui s'ensuit, on ne sort pas du cycle exhibitionniste qui expose la sexualité du couple en crise avec un acharnement suspect, grattant longuement la plaie mais éludant « comme il faut là où il faut ». En dépit de la mise annoncée et de ses prétendus enjeux, Carrère n'a rien révélé de *véritablement compromettant* : « C'était entendu entre nous que j'allais écrire sur notre vie amoureuse, j'avais l'accord de Sophie », lit-on encore dans l'entrevue du *Devoir*.

La coïncidence entre l'écriture et la vie tient ici de la mécanique névrotique tournant à vide. L'intrigue ne tient pas la route : le déchirement entre Sophie et Emmanuel est sans rapport avec la nouvelle publiée, la coïncidence annoncée n'est qu'un vœu pieu auquel l'écrivain donne (*voudrait donner*) une envergure tragique. Il en va de même avec le fantôme du grand-père russe émigré en France, dont Carrère entend dévoiler publiquement l'échec et la honte en déterrant son passé de collaborateur. L'auteur se donne le beau rôle — moitié victime moitié justicier — mais sa révélation est *aussi* une réhabilitation de l'aïeul : collaborateur, certes, seulement il n'a jamais participé à des « interrogatoires musclés » et ne

s'est pas comporté en « salaud ». Le fantôme familial semant « la folie et l'horreur » dans son sillage apparaît tout compte fait comme un homme exilé, amer, déchu, sans grand rapport avec le roman monstre qu'on nous en fait, ce « roman russe » décidément monté en épingle.

Les révélations de Carrère sont bien accommodantes, mais il se (nous) la joue jusqu'au bout. Avec sa mère, il refait une dernière fois le coup de l'écriture vraie, de l'écriture choc, offrant « de tout son cœur » ce qu'il voudrait *aussi* faire passer pour une effraction, un exorcisme. En somme, *Un roman russe* est programmé pour réussir là où la nouvelle du *Monde* aurait échoué, redonnant force et vigueur au fantasme d'un pouvoir direct du roman sur la réalité. Malgré de belles pages sur la petite ville de Kotelnitch (où, avant que ne survienne le « crime atroce » annoncé en quatrième de couverture, il ne se passe à peu près rien), je trouve ce livre pesant, saturé, bouffi à force d'effets. Pseudo-exorcisme cousu de grosses ficelles, pseudo-suspense en quête de son crime (Œdipe, es-tu là ?), *Un roman russe* démultiplie en vain un dévoilement qui n'a pas lieu. Laissons notre homme jouer à cache-cache avec Jeanne qu'il aime « à la folie » et sa maman Hélène. Parlons plutôt d'autre chose.

Marie-Pascale Huglo